

III

Le président tira une feuille de son dossier, il dit :

« Vous vous nommez Brion, Landry Desix. Est-ce exact ?

— Je préfère Landry Desix.

— Pourquoi ?

— Par attrait spontané ; ensuite, Landry est le prénom donné aux garçons de ma famille depuis le Premier Empire ; j’apprécie son origine franque, et sa signification, qui consiste en l’association des mots germaniques *land*, pour la terre ou le pays, et *rik*, pour le maître ou le puissant... Brion, en relation à Brion Gysin, c’est une fantaisie de ma mère.

— Brion Gysin ? demanda l’Avocat général.

— C’est un écrivain et un peintre, une figure de la *Beat generation*, précisa le Président. Et, ça vous dérange cette référence ?

— Elle est d’un d’intérêt relatif. Ce prénom a pour défaut majeur d’être le choix de ma mère, qu’elle a su imposer à mon père.

— Bien, bien... Vous êtes né à P****, le 18 juin 1967. Vous êtes fils unique, de par la volonté de votre mère qui ne souhaitait pas d’autres enfants – enfin, avec votre père, car elle a eu ensuite, dans le cadre d’un deuxième mariage, un garçon et une fille, plus jeunes d’une génération... Selon elle, sa grossesse fut accidentelle, et votre naissance n’a pas été expressément désirée. Le saviez-vous ?

— Vous me l’apprenez.

— J'ai du mal à vous croire. Elle a aussi confessé un amour maternel compliqué, tourmenté. L'avez-vous ressenti ?

— N'ayant eu, comme tout le monde, qu'une mère biologique, je n'ai pas d'éléments de comparaison.

— Je vous demande votre sentiment !

— Je n'ai rien à dire sur ce sujet.

— C'est bien dommage !... Regrettez-vous de n'avoir eu ni frère ni sœur à vos côtés ?

— Pourquoi ?

— Pour tout ce qu'apporte la fratrie ! La possibilité de partager des activités, des jeux, de confier ses secrets, ses joies, ses peines...

— Quelle présentation idyllique, et d'une naïveté ! La fratrie, c'est aussi la jalousie, les conflits, la trahison. Non, vraiment, je n'en ai jamais ressenti ni la nécessité ni l'envie... La famille est le premier des centres de conflits, et certainement le plus violent parce que le plus marquant ; et j'ai eu assez de mes parents pour ne pas souhaiter avoir d'autres attaches familiales, qui sont autant de ligatures ou de nœuds coulants potentiels.

— Quelle façon égocentrique, négative d'appréhender les choses !

— C'est une façon de voir clair.

— Est-ce pour quoi vous avez refusé de connaître votre demi-frère et votre demi-sœur ?

— C'est l'histoire de ma mère, pas la mienne.

— C'est votre histoire commune !

— Ah, non ! Hormis ma mère, ce qui relève d'un accident naturel, eux et moi n'avons rien en commun.

— Bon, laissons cela pour le moment, dit le Président d'un air désolé... Vos parents se rencontrent au printemps 1966 au

cours d'une manifestation à P*** contre l'occupation militaire américaine au Vietnam. Issu d'une lignée de notables provinciaux, votre père est interne à l'hôpital L***, tandis que votre mère, fille d'un typographe et d'une employée de maison, est lycéenne, tout en travaillant le soir dans un atelier de reprographie. Il a vingt-quatre ans, elle en a seize.

— Mon père habitait un meublé du XII^e arrondissement, et ils se voyaient à l'insu de leurs parents respectifs, dit Landry Desix. Ma mère était mineure, et beaucoup séparait les deux familles : le milieu, l'éducation, la fortune... On peut comprendre leur choix du secret.

— Certes... Avez-vous une idée de ce qui a pu les réunir ?

— La passion physique, la convivialité, un même idéal politique, avec des nuances de sensibilités, ma mère étant une exaltée, mon père un homme mesuré – au fond même, un sceptique. Il était subjugué par son énergie joyeuse, étourdissante, électrisé par sa beauté, sa sensualité. Plus tard, il pensera qu'elle était une hystérique, partant dans toutes les directions, par conséquent, n'arrivant nulle part... Ma mère, elle, admirait son aisance intellectuelle, et sa vocation de médecin : elle y voyait un *dévouement à l'humain* et un symbole *d'engagement communautaire*. Plus tard, elle crachera qu'il était un *vétérinaire en campagne*, ou le *médecin de ces dames*, selon les variations de son humeur, le degré de son acrimonie.

— Hum... Votre mère tombe enceinte, reprit le Président. Elle est prête à avorter, votre père s'y refuse ; elle est disposée à quitter sa famille, il rejette cette solution.

— Ce doit être une des rares fois où ma mère a accédé à une demande de mon père...

— Il prend ses responsabilités, reprit le Président, et, malgré les risques encourus, il se présente aux parents de votre

mère, et s'engage à reconnaître l'enfant à venir. Rassurés par sa position sociale, professionnelle, vos grands-parents maternels donnent leur consentement.

— Ils y posent une condition, précisa Landry Desix, l'officialisation du couple par le mariage, qui sera uniquement civil, en accord avec les principes athées des uns et des autres ; à l'exception de mon grand-père paternel, catholique de tradition, qui assistera à la cérémonie par devoir, en grinçant des dents.

— L'année qui suit votre naissance, ce même grand-père – veuf par ailleurs – se tue sur la route, en revenant d'une visite nocturne chez un patient, et vos parents s'installent dans la propriété de M***, reçue en héritage. Votre père, qui souhaite reprendre la patientèle paternelle, vit sa profession comme une mission sociale. Jeune médecin, il est regardé avec réserve ; réserve qui tourne à la méfiance lorsqu'on apprend qu'il partage son lit avec une fille mineure, à l'allure fort peu conventionnelle. Son humanité, sa disponibilité totale, sa qualité de diagnostic atténueront cette situation de défiance. Toutefois, en raison des événements touchant à votre famille, il ne parviendra jamais à la lever entièrement. Partisan d'une médecine parallèle ou complémentaire, il préconise le recours aux plantes naturelles contre l'administration automatique des médicaments chimiques, en particulier les antibiotiques. Ses idées, qu'il expose dans une lettre diffusée auprès de ses collègues, son engagement jugé partial lui valent des relations tendues avec l'ordre des médecins.

— Mon père était un homme de compromis, dit Landry Desix. Il vivait mal cette polémique. Au bout de trois ans, il a mis un terme à la diffusion de sa lettre. Mais il a conservé une

amertume endémique de cet épisode : je ne l'ai jamais entendu s'exprimer sur une controverse médicale.

— Votre mère, quant à elle, reprit le Président, achète des brebis et se lance dans la fabrication de fromages. Sans terrain de pacage, elle crée un enclos dans la propriété et installe ses moyens de production dans une cave aménagée à cet effet. Très vite, les problèmes se succèdent : les voisins se plaignent des odeurs pestilentielles exhalées par le troupeau, et réclament par voie de pétition son déplacement extra-muros ; les agriculteurs du cru, qui n'apprécient guère que les bêtes soient d'origine anglaise, et encore moins le genre de votre mère, la tiennent à l'écart les jours de marché ; surtout, ses produits, de qualité médiocre, semble-t-il, se vendent mal, et elle ne peut honorer les échéances d'un prêt bancaire. Finalement, une plainte pour empoisonnement la contraint à cesser son activité. En réaction, elle chasse ses brebis dans les rues du village, et déverse sa production de fromages, mélangée à des déjections animales, sur la place de la mairie, devant le monument aux morts ! Scandale, procès en correctionnelle, amende, tension avec les habitants : plusieurs années passeront avant que les relations ne s'apaisent entre le village et votre famille.

— Ma mère possédait une vision idéaliste du monde agricole et de ses acteurs, doublée d'une conception idéologique, sorte de syncrétisme entre socialisme utopique et *Lebensreform*, dit Landry Desix. Comme elle le racontait avec une curieuse fierté, son action relevait alors d'une volonté de retour à la nature, *source de vérité et de joie pure*, par opposition au monde de la ville, *industriel, capitaliste, intrinsèquement corrupteur*. Son comportement a été à la hauteur de ses illusions ; ses carences professionnelles ajoutées à son intempérance n'ont fait qu'envenimer la situation. Quant à

moi, n'ayant guère de sympathie pour les moutons – quels qu'ils soient, d'où qu'ils viennent –, je ne regrette pas l'échec de cette entreprise que je n'ai pas eu à connaître.

— Bien, bien... En raison des contraintes professionnelles de votre père, votre mère assume l'essentiel de la responsabilité et des tâches familiales. Notamment, c'est elle qui se charge de votre éducation ; une éducation libérale, alternative, où l'autorité traditionnelle et les contraintes sont jugées néfastes à l'épanouissement de l'enfant, considéré comme une personne à part entière, avec ses exigences et désirs propres qui sont aussi respectables que ceux des adultes.

— C'est un développement personnel, ou vous tenez ce raisonnement de ma mère ? lança Landry Desix.

— Oui ?

— Trompeuse construction intellectuelle qui échoue à masquer une réalité prosaïque : peu ou pas d'obligations pour les enfants, c'est autant d'astreintes en moins pour les parents. Évidemment, cette liberté me convenait assez bien.

— À l'heure de l'entrée en primaire, continua le Président, vos parents optent pour l'école à domicile. Un premier contrôle académique au bout de six mois constate un défaut d'instruction. Un second, en début d'année suivante, ne note pas d'amélioration dans les lacunes observées. Vos parents sont mis en demeure de vous scolariser. Ils ignorent l'injonction. Il faut l'ouverture d'une procédure pénale pour qu'ils cèdent à l'obligation d'inscription dans un établissement d'enseignement.

— Ça m'a valu une entrée scolaire mémorable, glissa Landry Desix. Cette situation était imputable à la faiblesse de mon père comme à l'intransigeance idéologique de ma mère. Alors que mon père se situait dans une tradition d'adhésion à

l'école républicaine, seule garante à ses yeux de la transmission et de la valorisation du savoir, l'opposition de ma mère à l'instruction publique trouvait son origine dans la contestation d'une institution modelée par l'*ordre bourgeois capitaliste, et figée dans une rigidité conservatrice*. Comme toujours, ou presque, mon père s'est plié à la volonté de ma mère ; elle qui s'estimait absolument capable de me transmettre le minimum de savoirs fondamentaux. Le minimum, c'était vrai. La lecture, l'écriture ou le calcul étaient abordés de manière quasi informelle et épisodique, car j'aurais *bien le temps d'apprendre* ; pendant que sur fond de musiques *pop* et de *protest song*, elle me faisait partager ses hautes connaissances en Histoire, avec l'exploitation de l'Homme par l'homme, et en philosophie politique, avec le socialisme libertaire, le maoïsme et les mouvements Hippie ou *Provo*. Le tout – si l'on peut dire – entrecoupé de longues plages de récréations... et d'un peu de botanique centrée sur le semis et la récolte des opiacés.

— Vous vous souvenez de ça ? dit le Président, incrédule.

— La propagation de la foi, ça commence tôt, et à six, sept ans, il y a des choses qui marquent... Quand j'y pense, j'ai comme des bouffées sensorielles, une tension hallucinogène oppressante, dit-il les yeux perdus au loin... J'aperçois toujours ma mère, dans un espace irréel et vaporeux, ses longs cheveux noirs épars sur un visage crispé, une bouche étirée, un joint agité entre ses doigts fumeux, avec, tout autour, la voix déchirée et déchirante de Janis Joplin, les *riffs* électriques hystériques de Jimi Hendrix, et dans mes muqueuses excitées, les effluves doux-amers du cannabis... Puis, elle a évoqué à maintes reprises cette époque, avec une désinvolture amusée, comme un souvenir heureux ?